

Du Tsaté au Yunnan

Avec l'épopée d'Adrien, «Au sud des nuages», le cinéaste **Jean-François Amiguet** tisse un superbe arc-en-ciel du val d'Hérens aux tréfonds de la Chine.



Bernard Verley devra faire abattre ses vaches avant le grand voyage en Chine et en lui-même.

camille cottagnoud



Au sud des nuages, comme ici nos reines, ce sont les buffles qui sont rois.

camille cottagnoud



A Berlin, François Morel continue, Jean-Luc Borgeat et Maurice Au-fair rentrent à la maison.

camille cottagnoud

Atout d'un verre de fendant, cinq gailards bien de chez nous décident au soir d'une journée de chasse fructueuse – un rien braconnière peut-être – de partir en voyage avec le trésor accumulé de leur cagnotte. Le Tessin où il fait beau, Amsterdam qui, lors de la dernière virée, a laissé quelques empreintes de souvenirs de femmes enfouis au royaume des fantômes? Non, non, le pécule est d'importance et permet d'aller beaucoup plus loin: la Chine, pourquoi pas? suggère l'un d'eux qui a étudié le parcours. Et en train qui plus est, on y voit plus de choses. T'imagines, traverser l'Allemagne, la Russie, la Sibérie, la Mongolie, la Chine, jusqu'aux confins du Vietnam, jusqu'au Yunnan, cette contrée qui, dite en français, se traduit *Au sud des nuages*. D'où le titre du film.

«*A la Chine!*» dit Adrien qui décide, péremptoire. Sauf pour le vétérinaire qui s'est défilé, ne semblant pas en mesure de convaincre sa femme. Pour les autres, pas d'entrave de ce côté-là, il sont veufs ou célibataires, n'ont pas à argumenter pour convaincre l'entourage. Cependant, cinq billets ont été commandés, il faudra pallier la défection du toubib à bétail. Et c'est finalement ce grand flandrin de neveu, Roger, émigré à Genève, grande gueule, hâbleur, supporter du Servette, mais qui bafouille un peu les langues, qui partira avec le quatuor. Telles sont les premières images, prémices d'une œuvre de cinéma d'auteur qui ne saurait se satisfaire d'un canevas agicheur ou d'anecdotes tissées de ficelles de chanvre grossier.

Superbes, l'image et le son

Au demeurant superbe de cadrage, de lumière, de maîtrise méticuleuse, en un mot d'une indéniable qualité quand les techniques de projection sont à la mesure des exigences d'aujourd'hui et les opérateurs for-

més à cet usage. Or, il est bien évident que l'image est d'importance au cinéma et Jean-François Amiguet, son directeur de la photographie (Hugues Ryffel), son cameraman (Piotr Stadnicki) en sont ici les orfèvres qui nous emmènent en un voyage parcourant la moitié de la planète. On y découvre des paysages superbes ou lancinants de monotonie, ensoleillés ou glaciaux, des foules hétéroclites, des visages radieux ou inquiets, lisses de jeunesse ou burinés en vieilleses. On y côtoie le quotidien de l'ailleurs, surprenant de réalisme, de découvertes, d'inattendus, d'insolite, du moins pour nous.

Itou pour l'importance primordiale du son admirablement servi ici grâce au talent reconnu de l'ingénieur du son (François Musy), autre orfèvre, de l'ouïe, qui cisèle les nuances auditives et nous restitue les ambiances sonores parfaitement différenciées et nous fait découvrir et savourer l'originale beauté des musiques et interprétations du duo Stimmhorn et de Laurence Revey.

Médecin de l'âme

Des Dents-de-Weisivi à Berlin, du col du Torrent à Moscou, de l'alpage du Tsaté à Oulan-Bator (capitale de la Mongolie), des pyramides d'Euseigne à la Muraille de Chine, les combats de reines d'ici et ceux de buffles de tout là-bas, la création cinématographique peinte et sculptée par le réalisateur Jean-François Amiguet et la scénariste Anne Gonthier nous interpelle au plus profond de nous-même. L'essentialité de la démarche créative du réalisateur invite à briser le miroir et d'y découvrir le monde intérieur de l'humain dans toute son universalité. Ainsi, la trame réduite aux péripéties de cinq bonshommes en goguette ne saurait traduire la beauté fondamentale du film. Parcourir

des milliers de kilomètres en train et conter les imprévus inéluctables à une telle expédition ne suffit pas. Dès lors, Jean-François Amiguet ausculte les âmes de ses protagonistes, ils les scanne jusqu'aux tréfonds de leur intimité, nous donne en généreux partages cinématographiques sa vision de l'homme, sculptant en délicatesse de bas-relief – en focale de caméra, en prisme de sensibilité – les mécanismes régissant, les dits et surtout les non-dits enfouis de ses personnages, de ses comédiens qu'il aime. Ainsi, Adrien (Bernard Verley), à son insu, sans s'en apercevoir vraiment, se met à nu au-dedans, redimensionne les lectures, visions et jugement de son passé, de son égocentrisme dominant d'hier en son royaume illusoire d'ici. Il découvre qu'il aspire à d'autres dialogues qu'avec lui-même, afin que de retrouver, redécouvrir une réelle dimension en partage avec les autres de son entourage. Berlin, Moscou, Oulan-Bator, K'ouen-ming, cités d'ailleurs à la grandeur démesurée et insoupçonnée jusqu'ici et qui, soudain, comme en un éclair de transfiguration, lui redonne vie à vivre autrement; brisant le miroir écaillé de son Evolène, de son Valais de son entourage qu'il n'avait jusqu'à présent dimensionné qu'en vision et carcan étriqués. Voilà bien l'intérêt formel et fondamental du film de Jean-François Amiguet qui nous invite à en faire autant, à nous ouvrir à l'ailleurs, aux autres, afin que être supplante le paraître. Afin de réaliser et comprendre qu'ici est comme ailleurs et vice versa et que l'homme de là-bas n'est pas si différent que celui d'ici.

Jean-René Dubulluit

Sur les écrans valaisans actuellement à Martigny, et à Sion la semaine prochaine dès le 5 novembre.

Union harmonieuse

Réalisateur, comédiens, paysages et musique en **osmose** parfaite.

Pour Jean-François Amiguet, il aura fallu quatre ans d'imaginaire, d'observation de son environnement quotidien au val d'Hérens, quatre voyages – aller et retour – en train jusqu'à la frontière du Vietnam, pour qu'aboutisse en écran le film qu'il voulait. Or, la valeur en force de son œuvre s'est nourrie de cette incubation lente, de cette introspection des âmes qu'il a su capter chez autrui et mettre en prisme comme en reflets de lui-même, de ses propres non-dits et questionnements sur les hommes et les trajectoires de vie. Et c'est d'une telle démarche créative ciselée au gré de ciseaux aiguisés de sensibilité qu'éclot un réel film d'auteur qui parvient à créer un mariage heureux entre le documentaire et la fiction. Et c'est ainsi que *Au sud de nuages* s'impose en chef-d'œuvre d'union harmonieuse entre la direction d'acteurs et les prota-

gonistes. Chaque comédienne et comédien est reflets délicats ou frustrés de son personnage, du moindre rictus, aux plus subtils clignements d'yeux dubitatifs ou ravis. Aucune once de traits appuyés, aucune démagogie aguicheuse pour faire vrai. La fiction est en épousailles naturelles avec le réel; de plus, tels des anges gardiens assistants de réalisation, les multiples lieux et paysages semblent contribuer à l'harmonie du jeu abouti. Grâce aussi au précieux talent de Bernard Verley et François Morel, acteurs citadins qui découvraient la rudesse âpre de la vie en alpages et les conditions de vie des paysans de montagne. Et l'on ne saurait passer sous silence l'apport indéniable d'autres talents d'ici, de Maurice Auffer, Jean-Luc Borgeat, Zoé et Jean-Pierre Gos qui ont tout naturellement et admirablement transmis à leurs partenaires parisiens, leur

expérience acquise en mémoire vivante des climats ambiants et ruraux, leur approche personnelle des gens de chez nous. Ainsi, le jeu et le travail introspectif des acteurs étincelle – diaphane ou lumineux – en couleurs délicatement entrelacées tel qu'en un joyau rutilant en écrin de cinéma d'où jaillit aussi une merveilleuse musique qui tire un trait d'union harmonique entre la youtze et la musique traditionnelle mongolienne.

JRD